title : Notice de *Psyché* de Molière.

creator : Théodore de Wyzewa

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/moliere/moliere\_psyche-ed-wyzewa/

source : T. de Wyzewa (éd.), *Oeuvres de Molière. Psyché*, Paris, Emile Testard, 1895.

created : 1895

language : fre

$I$ Psyché a longtemps été placée, dans les éditions de Molière, après *Les Fourberies de Scapin ;* et de fait c’est deux mois seulement après *Les Fourberies*, le 24 juillet 1671, qu’elle fut offerte pour la première fois au public parisien, sur le théâtre du Palais-Royal. Mais il y avait alors cinq mois déjà qu’on l’avait jouée à la cour, dans la grande Salle des Machines du Palais des Tuileries ; de telle sorte que sa première représentation publique n’était en réalité qu’une reprise. Peut-être même, comme on l’a dit ; ne devons-nous *Les Fourberies de Scapin* qu’au peu de confiance de Molière dans le succès de *Psyché*, et à son désir de faire alterner avec cette pièce, d’une beauté trop noble, un ouvrage plus gai, plus conforme aux goûts ordinaires de son public du Palais-Royal. Mais en ce cas Molière se serait trompé : car à la ville comme à la cour le succès de *Psyché* fut considérable, et à peine eut-elle paru, le 24 juillet 1671, que *Les Fourberies de Scapin*, jouées jusque-là deux ou trois fois par semaine, durent quitter la place pour la lui laisser tout entière. Molière lui-même, dans la seconde scène de *La Comtesse d’Escarbagnas*, fait allusion à ce succès du « ballet de *Psyché* » qui, de son vivant, fut joué au Palais-Royal quatre-vingt-deux fois, et rapporta à la troupe la somme respectable de 77.119 livres. C’est que le public parisien était mûr dès lors pour un genre nouveau, dont *Psyché*, avec ses chœurs et ses danses, et l’éclat de sa mise en scène, lui fournissait l’avant-goût le plus $II$ savoureux. En même temps qu’une belle tragédie, Molière en avait fait, à son insu, le parfait modèle du livret d’opéra. Et c’est ce qu’on vit bien quelques années plus tard, lorsque Lulli, libre enfin de se consacrer à des œuvres où la musique tenait le premier rang, commanda à Thomas Corneille un poème d’opéra directement tiré de la tragédie de Molière.

L’histoire de celle-ci est assez connue pour qu’il soit inutile de la raconter à nouveau. Elle se trouve toute, d’ailleurs, dans l’avertissement du *Libraire au Lecteur* publié par Molière en tête de la première édition. Voici encore cependant ce qu’en dit Voltaire :

« Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n’avait donné en France que des pièces à machines avec des divertissements en musique, telles qu’*Andromède* et *La* *Toison d’or.* On voulut donner au Roi et à la cour, pour l’hiver de 1670, un divertissement dans ce goût et y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la Fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman aimable, quoique beaucoup trop allongé, que La Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième : le temps pressait. Pierre Corneille se chargea du reste de la pièce ; il voulut bien s’assujettir au plan d’un autre, et ce génie mâle, que l’âge rendait sec et sévère, s’amollit pour plaire à Louis XIV. L’auteur de *Cinna* fît, à l’âge de soixante-sept ans, cette déclaration de Psyché à l’Amour qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lulli composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu’il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d’être servi par de tels hommes. »

Ce récit de Voltaire ne va pas sans quelques erreurs, dont la plus grave, à coup sûr, est de trouver « beaucoup trop allongé » le délicieux petit roman de La Fontaine. Mais pour nous en tenir aux inexactitudes matérielles, ce n’est point « pour l’hiver de 1670 », au sens où l’entendait Voltaire, mais pour celui de 1671 que fut écrite *Psyché*, ce qui n’empêche pas que Corneille, quand il y travailla, ne fût pas âgé de « soixante-sept ans », mais à peine de soixante-cinq, étant né, comme l’on sait, le 6 juin 1606.

Voltaire avait en revanche tout à fait raison de considérer comme l’un des traits les plus remarquables de cette tragédie-ballet d’avoir été écrite en collaboration par une « société de grands hommes ». Sans parler de Lulli, le mauvais compagnon, qui devait, dès l’année suivante, intriguer $III$ auprès de Louis XIV contre Molière, que cependant il ne se faisait pas faute de piller et de dépouiller de ses droits, en vrai voleur qu’il était ; sans parler même de Quinault, dont les vers, dans *Psyché,* sont pourtant parmi tous ses vers d’opéra les plus coulants et les plus agréables, ce sera la gloire immortelle de cette pièce que le vieux Corneille ait consenti à y vêtir de ses rythmes sonores et de ses images nuancées la fable si ingénieusement combinée par Molière. Dans les scènes d’amour du troisième et du quatrième acte, notamment, son vers est tout frémissant de passion, d’une passion « si tendre et si naturelle », en effet, qu’on s’est demandé si le seul désir de « plaire à Louis XIV » avait suffi pour rendre tant de jeunesse et une fraîcheur si imprévue à la muse fatiguée du vieillard. Et l’on a cherché, — et naturellement on a trouvé, — dans les écrits du temps la matière d’une hypothèse plus romanesque, qui,’ n’aurait, en somme, rien d’invraisemblable, et s’accorderait même assez avec l’idée que nous nous faisons du caractère de Corneille. Toujours est-il que, suivant cette hypothèse, ce n’est point seulement pour plaire au Roi, mais surtout pour plaire à Mademoiselle Molière, et pour se rapprocher d’elle, que le vieux poète aurait ainsi consenti à s’occuper de *Psyché.* Car c’est à sa femme que Molière destinait le rôle de l’héroïne de sa tragédie, et c’est encore pour elle que, l’année suivante, Corneille a écrit sa *Pulchérie,* comme nous l’apprend le mirlitonesque Robinet dans sa *Lettre en vers à Monsieur* du 26 novembre 1672 :

… L’auteur a fait ce poème

Par l’effet d’une estime extrême

Pour la merveilleuse Psyché,

Par qui chacun est alléché,

Ou mademoiselle Molière,

Oui de façon si singulière,

Et bref avecque tant d’appas,

Oui font courir les gens à tas,

Encor maintenant représente

Ladite Psyché si charmante.

Le tout est de savoir ce que signifie ce vers de Robinet : « par l’effet d’une estime extrême ». S’agit-il d’une estime tout artistique, du cas que faisait Corneille d’une actrice belle et pleine de passion au théâtre, ou bien d’un sentiment plus intime, et s’adressant à la femme, par-dessous l’actrice ? Cette seconde explication s’accorderait avec un passage, du $IV$ neveu de Corneille, Fontenelle, nous assurant que son oncle s est dépeint lui-même dans le rôle du vieillard Martian, amoureux de Pulchérie. Mais à supposer même que Corneille, à soixante-cinq ans, ait été vraiment amoureux, rien ne prouve qu’il l’ait été de Mademoiselle Molière, qui d’ailleurs, enfin de compte, ne joua jamais Pulchérie. Bornons-nous donc à. signaler l’hypôthèse, sans y attacher plus d’importance qu’il ne convient à ce genre d’histoires. Peut-être Corneille était-il amoureux de Mademoiselle Molière, peut-être l’était-il de quelque autre beauté ; ou peut-être l’était-il simplement de Psyché, et de tant de symboles et de visions poétiques que cette adorable légende ne pouvait manquer de lui suggérer. L’essentiel pour nous est qu’au contact de ce sujet sa vieille âme de poète héroïque et tendre se soit soudainement rajeunie, ou plutôt qu’une âme nouvelle ait apparu en lui, plus douce, plus naïve dans son afféterie, plus mélodieuse que l’ancienne. Et il n’y a pas jusqu’à la scène des deux sœurs, au début du quatrième acte, qui, si naturelle et si musicale tout ensemble, n’atteste encore l’étonnant rajeunissement du poète sexagénaire.

Mais l’honneur principal de cette tragédie revient de droit à Molière. Lui seul en a conçu l’idée, et tracé tout le plan. Le sujet lui était bien fourni par La Fontaine, qui n’avait fait lui-même qu’imiter, dans une langue charmante, le célèbre récit d’Apulée. Mais encore fallait-il remanier ce sujet au point de vue du théâtre, et notamment amener d’une façon nouvelle la première séparation de l’Amour et de Psyché. Car il n’était guère possible de transporter à la scène la version d’Apulée, suivant laquelle Psyché n’avait jamais vu son amant jusqu’à, la nuit fatale où, malgré sa défense, elle alluma une lampe pour le regarder endormi. Nous aurions perdu, à ce compte, toutes les scènes d’amour de la pièce, et les beaux vers que Corneille nous y a prodigués. Tandis que la version imaginée par Molière donne à la vieille légende une parfaite vie dramatique, sans lui rien ôter de son sens profond. C’est toujours la curiosité qui cause le malheur de Psyché, mais une curiosité plus indiscrète, plus *curieuse*, et certes plus punissable, que celle qui porterait une femme à vouloir connaître les traits de son mari. Telle que nous la montre Molière, Psyché n’est pas seulement une âme désireuse de savoir ; c’est une femme, une vraie femme, avide du plaisir défendu, et prête à $V$ sacrifier le bonheur de sa vie pour un vain caprice d’un moment. La Psyché de Molière, n’est-ce point déjà Elsa, telle que l’a créée Wagner dans son *Lohengrin*, avec ses exquises faiblesses et sa malice ingénue ? Et quels admirables prétextes elle invente, pour se justifier à soi-même sa curiosité ! Le génie d’observation de Molière y apparaît tout entier, sous le magnifique manteau de la poésie de Corneille.

Le même génie se retrouve, au Veste, dans mainte autre scène de la pièce : mais nulle part aussi vif avec une nuance d’amertume, sauf peut-être dans les scènes des deux sœurs, qui font du premier acte de *Psyché* comme une comédie précédant un drame. Ici tout est de Molière, l’invention, les pensées et les vers. Et si les vers n’ont point l’harmonie, ni la richesse d’images, ni la douceur langoureuse de ceux de Corneille, comme ils sont en revanche rapides et légers, heureusement appropriés aux sentiments qu’ils expriment !

Le poème de *Psyché* aurait suffi, à lui seul, pour assurer le succès de la pièce : mais Molière voulut y joindre encore tous les artifices de la mise en scène.la plus somptueuse, et ses contemporains s’accordent à vanter la pompe sans pareille de ces représentations, qui, après avoir diverti la cour plusieurs fois de suite, firent courir tout Paris au théâtre du Palais-Royal. Écoutez plutôt Robinet :

Le dix-sept de ce mois, tout juste,

Ce ballet pompeux, grand, auguste,

Fut, pour le premier coup, dansé

En ce vaste salon, dressé

Dans le palais des Tuileries

Pour les royales mômeries

Avec tant de grands ornemens

Si merveilleux et si charmans.

Tant de colonnes, de pilastres,

Valans plusieurs mille piastres,

Tant de niches, tant de balcons,

Et depuis son brillant plat-fond

Jusques en bas tant de peintures,

D’enrichissemens et dorures,

Que l’on croit, sur la foi des yeux,

Être en quelque canton des cieux.

Et Robinet passe ensuite, sur le même ton, à l’énumération des divers $VI$ acteurs qui tenaient les rôles de la pièce : mais j’avoue que je n’ai pas le courage de citer plus longtemps cette littérature cocasse, et qui aurait déconcerté le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme*, car ce n’est, vraiment, ni de la prose ni des vers. Voici donc, en vulgaire prose, la première distribution des rôles de *Psichè :*

On a vu déjà que Molière avait destiné à sa femme le personnage principal. Lui-même s’était réservé celui de Zéphire ; et de là vient sans doute qu’il avait tenu à écrire de sa main la première scène du troisième acte, la seule où Zéphire joue un rôle important. Lorsque la pièce fut donnée au Palais-Royal, Molière se fit remplacer une ou deux fois, dans Zéphire, par la petite du Croisy, dont Robinet nous dit, le 3 octobre 1671, qu’elle avait quatorze ans, tandis qu’il ne lui attribuait que dix ans tout au plus deux mois auparavant.

Les deux méchantes sœurs de Psyché, c’étaient Mlle Beauval et Mlle Marotte. La Thorillière faisait le Roi, père de Psyché, Hubert et la Grange les deux princes amoureux. Vénus était jouée par Mlle de Brie, le modèle supposé de l’Eliante du *Misanthrope.* Enfin le rôle de l’Amour fut donné à Baron, alors tout jeune, et pour qui l’on sait que Molière s’était pris d’une paternelle amitié. Un libelle célèbre, mais d’ailleurs dépourvu de toute autorité, *Les Intrigues de Molière et de sa femme, ou La Fameuse Comédienne,* raconte à ce propos que Mademoiselle Molière, à force de recevoir sur la scène les déclarations d’amour de Baron, s’était mise à l’aimer tout de bon, et qu’ainsi *Psyché* avait eu pour le ménage de Molière les plus fâcheuses conséquences. Mais M. Paul Mesnard, dans l’excellente notice qu’il a consacrée à *Psyché,* a clairement démontré l’invraisemblance de cette légende : « Baron, dit-il, que l’on représente comme se vantant déjà de ses nombreuses conquêtes, était alors bien jeune pour faire ce personnage d’un Moncade. Il pouvait sans doute s’enflammer pour une femme beaucoup plus âgée que lui, et nous n’assurerions pas qu’il fût incapable de trahir son bienfaiteur ; mais un cœur si vaniteux oublie moins vite les injures que les devoirs de la reconnaissance : et le soufflet donné, il y a quatre ans, par Mademoiselle Molière lui avait laissé un long retentissement. Après avoir consenti à jouer le rôle de Myrtil dans *Mélicerte*, il avait voulu entrer dans la troupe de la Raisin ; et le boudeur ne s’était prêté à son rappel dans celle de Molière qu’à Pâques 1670, quelques mois avant les répétitions de *Psyché.* Sa rancune alors était probablement $VII$ mal désarmée. Si l’on veut cependant que les beaux yeux de Mademoiselle Molière lui aient fait oublier une haine qui avait été si persistante, il faudrait encore admettre l’aveuglement extraordinaire de Molière, qui n’aurait eu aucun soupçon de la plus perfide ingratitude, puisque son attachement pour le jeune comédien ne paraît pas s’être démenti. » Après cela, dans la vie comme dans’ les comédies, il y a des femmes bien adroites, et des maris bien aveugles ! Mais encore faudrait-il, pour nous faire prendre au sérieux une accusation aussi grave, une autre autorité que celle d’un méchant libelle, — œuvre, sans doute, d’une comédienne moins *fameuse* que Mademoiselle Molière, et enchantée de pouvoir ainsi discréditer sa rivale. Or d’autre autorité, fort heureusement, il ne s’en trouve point trace : pas un seul des écrivains du temps ne laisse entendre un seul mot qui confirme l’assertion de *La Fameuse Comédienne*. Tenons donc cette assertion pour une pure calomnie, et sur le compte de Mademoiselle Molière croyons-en plutôt Molière lui-même : « Cette femme, disait-il, cent fois plus raisonnable que je ne le suis, veut jouir agréablement de la vie. Elle va son chemin, et, assurée par son innocence, elle dédaigne de s’assujettir aux précautions que je lui demande. Je prends cette négligence pour du mépris ; je voudrais des marques d’amitié pour croire que l’on en a pour moi, et que l’on eût plus de justesse dans sa conduite pour que j’eusse l’esprit tranquille. Mais ma femme, toujours égale et libre dans la sienne, qui serait exempte de tout soupçon pour tout homme moins inquiet que je ne le suis, me laisse impitoyablement dans mes peines ; et occupée seulement du désir de plaire en général comme toutes les femmes, sans avoir de dessein particulier, elle rit de ma faiblesse. »

Je sais que Grimarest, qui rapporte ces paroles de Molière, n’est pas, lui non plus, d’une autorité très solide : mais dans ce cas particulier son témoignage a bien des chances d’être vrai. Et non seulement Molière, au moment de *Psyché,* était loin d’avoir le moindre soupçon d’une infidélité de sa femme, mais c’est à ce moment qu’il consentait enfin, après six ans de séparation, à se réconcilier avec elle. Depuis 1665, en effet, les deux époux avaient formellement décidé « qu’ils n’auraient plus d’habitude ensemble » : et la rupture avait duré jusqu’en 1671, où, sur les instances de Chapelle et du marquis de Jonzac, Molière et sa femme reprirent leur vie conjugale. Quelques mois après Mademoiselle Molière $VIII$ se trouva enceinte : et tout porte à croire que, depuis lors, son mari n’eut plus même à se plaindre de ses coquetteries.

Mais revenons à *Psyché,* où Mademoiselle Molière se montrait au Roi et au public dans cinq costumes différents, « un par acte » ; c’est un homme de loi qui nous le dit, dans l’inventaire dressé après la mort de Molière. Transportée le 24 juillet 1671 au Palais-Royal, la pièce y eut cette année-là trente-huit représentations ; elle en eut vingt et une en 1*6*72, et dix dans le seul mois de janvier 1673. La mort même de Molière n’en ralentit point le succès : et *Psyché* resta au répertoire jusqu’en 1715. Elle en disparut en même temps que disparaissait d’une scène plus vaste le grand Roi pour le divertissement de qui elle avait été faite. Maintes fois, depuis lors, on s’est efforcé de la ressusciter au théâtre ; mais sans doute la marque de son temps y était trop forte, et aucune des reprises qu’on en a tentées ne paraît avoir retrouvé le succès de jadis. C’est aux seuls lecteurs que s’adresse désormais la *Psyché* de Molière ; aussi bien leur offre-t-elle un plus magnifique spectacle que tous ceux que pourraient combiner les plus adroits machinistes, le spectacle d’une aimable féerie idéale, éclatante de couleur et de poésie, et comme parfumée d’une jeunesse immortelle.

T. de Wyzewa.